

Festival à Montréal

Number 26, October 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1961). Festival à Montréal. *Séquences*, (26), 33–36.

FESTIVAL À MONTRÉAL

Malgré son jeune âge, le Festival International du Film de Montréal se classe déjà parmi les événements culturels majeurs au Canada. L'enthousiasme qu'il soulève est très compréhensible : voilà une occasion unique pour les cinéphiles de voir des films de qualité durant une semaine entière. Autre motif de joie : le succès du festival prouve aux distributeurs que le vrai cinéma est rentable, et assure ainsi la venue dans certaines de nos salles de nombreuses oeuvres de valeur.

Parmi les initiatives louables des organisateurs du festival, il faut citer particulièrement l'addition d'une section consacrée au film scientifique et pédagogique.

En ce qui concerne le long métrage, un rapide tour d'horizon se solde par un bilan honorable, mais un peu décevant si on le compare avec celui de l'an dernier. Certes d'authentiques chefs-d'oeuvre furent présentés ; mais il est déplorable qu'on ait choisi certains films absolument indignes d'un festival.

ITALIE

La sélection italienne constituait l'événement majeur du festival. L'AVVENTURA et La NOTTE, de Michelangelo Antonioni, et LA DOLCE VITA, de Federico Fellini, forment une trilogie remarquable sur une certaine haute bourgeoisie italienne. Avec une possession parfaite de leur art, ces deux réalisateurs dépeignent la vie de riches pauvres gens et soulignent leur vide intérieur, leur amertume et leur ennui. Ils posent sur cette classe sociale un regard sévère mais chargé d'amour et de compréhension.

Michelangelo Antonioni signait, avec L'AVVENTURA et LA NOTTE, ses sixième et septième longs métrages. Dans ces deux oeuvres, il développe de nouveau ses thèmes favoris : la complexité, l'instabilité et l'âpreté de notre époque, et les problèmes qui en découlent pour l'homme — problèmes d'ailleurs éternels — : solitude, difficultés de communiquer, difficulté d'aimer, recherche passionnée et très souvent inassouvie du bonheur, angoisse, ennui, déchirement intérieur . . .

L'AVVENTURA présente trois êtres errant dans les méandres de leur solitude, tour à tour attirés violemment, effrayés,

satisfaits et déçus par l'amour passionnel. A quelques exceptions près, aucun événement extérieur. L'intensité dramatique provient uniquement de l'évolution intérieure des personnages. Avec un refus volontaire de l'ellipse, Antonioni suit ces individus pas à pas. Peu de dialogues et de musique, mais des regards fascinants, des gestes expressifs, des décors qui répondent à la situation intérieure des personnages, des images belles et dépouillées, toujours riches de signification. Il n'en tient qu'au spectateur de pénétrer dans les replis les plus secrets de ces êtres et de rejoindre à travers leur drame, l'universel et l'éternel.

La plupart de ces remarques valent pour LA NOTTE (La Nuit), autre longue et féconde méditation sur la condition humaine. Antonioni retrace ici le drame de deux époux dont l'amour s'est éteint depuis longtemps et qui se retrouveront au terme d'une nuit purificatrice passée dans les jardins et les intérieurs somptueux d'une riche villa. Des êtres meurtris

par la solitude et la souffrance et accablés par leur indigence intérieure — qui contraste violemment avec le luxe et le faste de leur vie — se découvrent silencieusement à nous. Comme dans L'AVVENTURA, un rythme très lent, modelé sur les sentiments des personnages, et une grande économie de sons et d'événements extérieurs concourent à rendre l'oeuvre dépouillée et toute intérieure. La beauté de la forme et son pouvoir d'expression témoignent de nouveau du talent d'Antonioni. Certaines scènes de nuit dans la villa et ses environs constituent des pièces d'anthologie.

LA DOLCE VITA nous arrivait précédée d'une publicité tapageuse et, disons-le immédiatement, totalement fautive. Ceux — et il y en a — qui se sont rendus au Loew's dans l'intention de voir un film licencieux et scandaleux ont dû être terriblement déçus. Dès les premiers plans, on retrouve tout Fellini : baroque, insolite, bruit, personnages criants de vérité, humour merveilleusement mêlé au tra-



LA Dolce Vita

gique, satire, exubérance, rythme... Un journaliste (un Marcello Mastroianni remarquable) nous introduit dans un monde noyé dans la richesse et l'orgueil, entraîné dans un engrenage impitoyable qui le broie pouce par pouce, le réduisant à un esclavage tôt ou tard insupportable. Fellini fustige, cingle, fouette avec une acidité inaccoutumée, mais sans jamais se départir de cette tendresse et de cet amour des êtres qui confèrent à toutes ses oeuvres un caractère infiniment humain.

Dans cette longue chronique de la déchéance et de la médiocrité, l'absurdité des situations et des comportements transparaît de façon souvent voilée mais toujours réelle, et la nécessité d'un retour aux vraies valeurs jaillit avec une force incoercible. Les deux dernières séquences accentuent encore plus cette impression de déséquilibre et de non-sens; l'inanité spirituelle épouse alors le visage gris et cadavérique de l'amertume et de l'indigence la plus totale. Dans une aube fade, entouré de gens aussi vides et aussi tristes que lui — bien qu'un sourire amer parcourt leurs lèvres —, le journaliste s'écrase finalement sur une plage couverte d'amertume: il est complètement dégoûté, de même que le spectateur: Fellini peut retirer sa caméra, il a atteint son but.

FRANCE

Le festival a débuté magnifiquement avec LOLA, de Jacques Demy. Ce conte ravissant nous fait revivre les plus beaux jours de notre enfance, alors que les fées et l'irréel enchantaient notre existence. Il s'agit d'une histoire simple et étrange: une jeune femme, Lola, attend son fiancé parti aux îles; indifférente à l'amour que lui témoigne un jeune homme — qui lui aussi rêve des îles — et visitée de temps à autre par un marin américain, elle vaque joyeusement à ses occupations quotidiennes; parallèlement évoluent une fillette qui reflète l'enfance de Lola, sa mère et d'autres personnages sympathiques.

Tendresse, fraîcheur et gaieté inondent de soleil ce poème de la jeunesse et de l'amour. Et quel heureux mariage d'insolite, de fantaisie, de légèreté et d'humour! Demy — c'est son premier long métrage — révèle un sens cinématographique singulier. Des images et des plans exquis semblent naître par enchantement et s'harmonisent merveilleusement en un



Lola

tourbillon séduisant de noir et de blanc. Anouk Aimée (Lola) n'a jamais été plus délicate, plus charmante, plus féminine.

Jacques Demy a dédié son premier long métrage à Max Ophüls, auteur de LOLA MONTES, autre oeuvre remarquable présentée au festival. Histoire pénible de déchéance: une comtesse a échoué dans un cirque ou elle rassasia la goinfrerie d'un bas auditoire en lui livrant son triste passé.

Ophüls fait preuve d'un goût sûr pour le baroque et le grandiose. Les décors et la musique se caractérisent par leur somptuosité. Des couleurs vives et riches dansent sur un large écran qui explose comme un feu d'artifice. Cette oeuvre hallucinante s'élevait au rang des grandes tragédies classiques. Comme Fellini dans LA DOLCE VITA, Ophüls condamne, à travers une forme fascinante, des situations et des comportements ignobles et révoltants.

Le cinéaste-ethnologue Jean Rouch a créé beaucoup de remous depuis quatre ans. La vision de deux de ses films, LA PYRAMIDE HUMAINE et CHRONIQUE D'UN ETE a permis de faire la connaissance du fameux cinéma-vérité.

Il faut malheureusement convenir que l'artificiel l'emporte très souvent sur le vrai, particulièrement dans LA PYRAMIDE HUMAINE. Je n'ai trouvé de vrai, dans LA PYRAMIDE HUMAINE, que la tentative d'un groupe de jeunes de faire un film qui, lui, tombe presque constamment dans le

factice. La même constatation vaut pour les parties de fiction de CHRONIQUE D'UN ETE où les séquences vraiment documentaires sont d'autre part d'une authenticité bouleversante.

Inutile de répandre beaucoup d'encre pour parler d'AMELIE OU LE TEMPS D'AIMER. "AMELIE OU LE TEMPS DE DORMIR" conviendrait davantage comme titre à ce film de seconde classe.

MEXIQUE

Bien que non dépourvu de défauts, l'avant-dernier film de Luis Bunuel, LA JEUNE FILLE, est séduisant pour plus d'une raison. Angoissé et révolté par la souffrance, l'injustice et le mal, le grand réalisateur mexicain poursuit, à la fois avec vigueur et désinvolture, sa pénible incursion dans l'humain et le social. Certains excès et quelques facilités atténuent quelque peu la portée de cette oeuvre qui n'en demeure pas moins un bon Bunuel. Et ce qui n'est pas peu dire. Une nouvelle venue à l'écran, la jeune Key Meersman, incarne brillamment une adolescente vivant dans un climat étouffant fait d'incompréhension, de haine et de brutalité.

GRANDE-BRETAGNE

Joseph Losey a réalisé, avec THE CONCRETE JUNGLE, un film percutant. Il y expose le drame d'un bandit imposant tant par son physique que par sa personnalité, capable des pires violences, comme de l'attendrissement le plus doux devant une jeune fille aimée. Un montage abrupt et rigoureux confère à cette oeuvre un rythme haletant. A remarquer également la qualité de la mise en scène et de la photographie, ainsi que la vérité des personnages et du milieu dépeints (bien que les personnages soient involontairement accentués, surtout le héros et le surveillant en chef de la prison).

ARGENTINE

Très peu connu chez nous, Leopoldo Torre Nilsson a déjà treize films à son actif. En 1957, LA MAISON DE L'ANGE, considéré comme son oeuvre majeure par la critique étrangère, avait créé une impression très favorable au Festival de Cannes. La belle Elsa Daniel avait séduit toute l'assistance par son interprétation sensible et nuancée. Elle affirme de nouveau son talent dans LA MAIN DANS LE PIEGE, présenté au festival.

Edgar Poe n'aurait pas dédaigné cette histoire d'une jeune fille préoccupée par

la présence, dans le grenier familial, d'une de ses tantes prétendue exilée depuis vingt ans. Torre Nilsson a réussi à créer une atmosphère de fantastique, de mystérieux et d'insolite qui rend le film prenant. Il a également apporté beaucoup de soin à la photographie et au montage. Une ombre au tableau : certaines scènes sont d'une vulgarité ou d'une crudité très déplaisantes.

TCHÉCOSLOVAQUIE, U.R.S.S.
POLOGNE

Le réalisateur tchécoslovaque Jiri Weiss, venu à Montréal pour participer au congrès des cinéastes, a présenté son premier long métrage, *ROMEO, JULIETTE ET LES TENEBRES*. Même s'il tombe souvent dans le conventionnel, Weiss traite assez bien son sujet (durant la dernière guerre, un jeune Tchécoslovaque cache une jeune Juive dans le grenier de son domicile). Ce petit film très bien photographié met en scène deux jeunes fort sympathiques : Dana Smutna et Ivan Mistik. On ne saurait trop souligner, par ailleurs, la valeur humaine et la santé morale de ce film, provenant surtout de la noblesse de l'idylle des deux jeunes gens.

LA BALLADE DU SOLDAT, de Grigori Tchoukhraï (auteur du *QUARANTE-ET-UNIEME*), a soulevé l'enthousiasme de plusieurs spectateurs et en a vivement déçu beaucoup d'autres. Personnellement, sans contester à ce film toute qualité, je le considère assez moyen. Tchoukhraï avait un beau sujet en main, mais il n'a pas su tirer parti de toutes ses possibilités. De rares scènes de valeur sont parsemées dans un ensemble caractérisé par une certaine tendance au sentimentalisme et une réalisation assez conventionnelle. Il se dégage malgré tout une certaine fraîcheur de ce film où la dignité de l'homme et de nobles sentiments sont mis en relief.

Quand à *PANIQUE DANS UN TRAIN*, du Polonais Kazimierz Kutz, il l'emporte en médiocrité sur *AMELIE OU LE TEMPS D'AIMER*. Il est absolument incompréhensible qu'on ait choisi ce sous-produit pour le festival. Faux et bourré de clichés, il distille l'ennui du début à la fin.

Je passe sous silence les deux films japonais, n'ayant pu assister à leur projection.

Claude Nadon



La Notte

RENCONTRE DES RÉALISATEURS

Du mercredi 9 août dernier au vendredi 11 du même mois, date à laquelle débutait le festival, se tenait à Montréal, plus précisément au grand studio de l'O.N.F., une rencontre entre une trentaine de cinéastes étrangers et canadiens. Nous avons demandé à Jacques Giraldeau, cinéaste canadien indépendant qui y participait, de nous transmettre quelques impressions. Recueillies au magnétophone, ces impressions vous seront données tantôt par mode direct, tantôt dans une synthèse faite par la rédaction. Nous t'enons à vous avertir tout de suite que dans le prochain numéro nous vous communiquerons la biographie de Jacques Giraldeau et que nous parlerons du cinéma indépendant canadien d'une façon assez élaborée.

« Le but de la rencontre était de provoquer entre les cinéastes étrangers et les cinéastes canadiens des échanges qui pourraient être fructueux, surtout, je pense, pour les Canadiens. Il y avait évidemment des cinéastes qui apparte-

naient à différents genres de cinéma et les expériences de chacun étaient assez diverses. Mais une des caractéristiques de la rencontre c'est que la plupart des participants étaient préoccupés par la recherche de formes nouvelles de cinéma ».

« Au début, on a demandé à certains d'entre eux qui étaient plus connus ou qui représentaient seul leur pays de parler de façon très générale de leur métier. Je me suis rendu compte, à ce moment là, que c'est toujours très difficile de parler de son travail, que c'est très intimidant parce que ça force à faire un retour sur soi-même et ça oblige à formuler pour les autres ce qu'on sent au fond. Cette pudeur a fait que tout a démarré très lentement, et que la première journée s'est passée à essayer d'établir des contacts ».

Giraldeau divise le groupe des participants en trois catégories. Tout d'abord ceux qui font du long métrage et avec qui « le contact s'est fait avant tout

au niveau du maître et de l'élève » — mais même à l'intérieur de ce groupe il remarque des tendances et des tempéraments très différents, sinon opposés : Jiri Weiss et Kobayachi perpétuent une forme traditionnelle de cinéma alors que Morris Engel (*The Little Fugitive, Weddings and Babies*), les frères Sanders et François Truffaut sont pour un cinéma plus libre.

Vient ensuite la catégorie des cinéastes documentaristes qui se partagent entre le court-métrage, l'essai, le documentaire pur, le film de reportage, le film de télévision : on y comptait les cinéastes de l'O.N.F., un Porto-Ricain, un Indien et la moitié de la délégation américaine. Enfin, un troisième groupe qui se cantonne dans le cinéma expérimental admirablement bien représenté par McLaren. Quant à Gian Vittorio Baldi, il hésite un peu à le classer, prétextant que « ses films commencent où d'autres se terminent ou se terminent où d'autres débutent ».

« Je pense que nous avons été très bousculé parce que le programme était très chargé. Mais l'expérience me semble concluante, en particulier pour les Canadiens, en particulier pour moi. Dans notre métier, nous ne sommes pas très nombreux au Canada. Par ailleurs, il se

fait un genre très spécialisé de cinéma, et les gens du métier ne se rencontrent pas souvent, exception faite de ceux qui travaillent à l'ONF. La rencontre a brisé cette sorte d'isolement; elle nous a permis de nous extérioriser un peu, de

prendre contact avec d'autres expériences, ce qui est absolument nécessaire. Et je ne pense pas qu'il y ait eu frustration de la part des cinéastes canadiens; nous avons pu, au contraire, nous rendre compte de certaines lacunes dans l'organisation du cinéma au pays ».

SECTION DU FILM SCIENTIFIQUE . . . impressions d'un éducateur

Tout d'abord une précision: l'expression "Série scientifique" comprend à la fois des films scientifiques, didactiques ou éducatifs. Ils furent présentés tous les jours du Festival de 10 h. à midi.

CHOIX ET BUT DES FILMS.

M. Roch Demers était spécialement chargé de la sélection des films scientifiques: il mérite nos félicitations. Les films touchaient à presque toutes les disciplines. Une grave lacune cependant à signaler. On aurait aimé tenir en main les renseignements concernant la distribution, l'endroit où l'on peut obtenir les films, ainsi que les conditions de vente, de location ou d'emprunt: un perfectionnement à ajouter au Festival de l'an prochain!

Il serait difficile de trouver un critère de sélection ayant présidé au choix présenté: une grande variété de films provenant de divers pays, tel semble avoir été le seul but poursuivi.

ASSISTANCE.

Disons qu'à l'ouverture, samedi matin le 12 août, le Loew's était rempli. C'était une agréable surprise, autant pour les organisateurs que pour les spectateurs eux-mêmes. On ne s'imaginait sans doute pas qu'une série scientifique pouvait obtenir un si grand succès auprès du

public. Bien que l'assistance du lundi matin contrasta avec celle du samedi, les autres programmes attirèrent continuellement un nombre imposant de spectateurs.

Il va sans dire que la majorité des cinéphiles appartenaient au monde de l'éducation ou de la science.

On remarquait, comme il se doit, beaucoup de laïques, un bon nombre de prêtres et de frères, et de rares religieuses!

Étant professeur de 9^{ème} année, il va s'en dire que j'ai vu ces films dans une optique de "secondaire".

Les responsables de ces degrés trouveraient sans doute grand intérêt à montrer à leurs élèves:

- Marine Snow (Japon)
- The World of Microbes (Japon)
- Pièges vivants (Hongrie)
- Gouttes et bulles (Tchécoslovaquie)
- The Life of Crystals (Tchécoslovaquie)
- Hold Back the Sea (Hollande)
- The Magic Tape (Allemagne)
- Embryonic Development of Fish (Canada)
- Comment fonctionne le moteur à jet (Canada)
- Le boisé vivant (Canada)
- Notre univers (Canada)

Mais je crois que les "habitues" de l'O.N.F. trouveront auprès de notre organisme national de nombreux films, plus conforme au programme scolaire, sans compter une plus grande facilité d'obtention.

LE GRAND SECRET.

Il convient cependant de faire mention tout à fait spéciale du film **Le grand secret** (France) de Gérald Calderon. Le Festival de la "Série scientifique" ne nous aurait révélé que ce secret (1), il aurait droit à des félicitations. Ce long métrage scientifique, en couleur, fournit sur la naissance de la terre, de la vie, et sur l'évolution de l'homme, une documentation considérable, soucieuse de vérité, dynamique, confrontant habilement les hypothèses sans se prononcer, et exposant au spectateur les nouvelles frontières que la science moderne touche pour la première fois au moyen du microscope électronique.

C'est un film qui réalise une magnifique synthèse des connaissances touchant la terre, la vie, l'homme, et qui introduit les non-initiés dans un monde nouveau.

CONCLUSIONS.

Le Festival aura convaincu beaucoup de scientifiques et d'éducateurs, qu'on ne peut plus ignorer le précieux instrument que constitue le cinéma dans la formation de l'homme moderne.

Et c'est à ce point précis que cette technique réalise sa vraie mission: servir l'homme, pour le conduire vers les plus hautes valeurs.

Yvon Lavallée

APERÇUS SUR LE PROCHAIN NUMERO DE SÉQUENCES

- Thème traité: **LA JEUNESSE À L'ÉCRAN**. En plus d'une filmographie détaillée, on y trouvera une analyse détaillée des films suivants: **Aparajito** (Inde — Satyagit Ray), **L'Amour au Collège** (Italie — Luciano Emmer), **The Young Savages** (E.U. — John Frankenheimer).
- Dans la section **CINÉ-ACTUALITÉS**, une nouvelle chronique: la critique des meilleurs films de la production courante.